

# L'INDOMPTABLE FEU DU PRINTEMPS

« Un tableau poétique et intensément coloré. De toute beauté »  
« Une expérience sensorielle comme seul le cinéma peut en offrir »

**TÉLÉRAMA** 🧐

« Un chef-d'œuvre de cinéma. Proprement sublime »

**À VOIR À LIRE** ★★★★★

« Une force émotionnelle et narrative d'une puissance hors du commun »

**MEDIAPART**

« Un flot d'images superbes au lyrisme sauvage »

**POSITIF**

« Un renouveau du cinéma africain sud-saharien,  
travaillant une mise en scène ample et ambitieuse »

**SOFILM**

« Mary Twala, 80 ans, une présence insensée »

**L'OBS** ★★★

« Chaque nouvelle image est une épiphanie de cinéma  
qui remet en jeu et surpasse le précédent plan tourné. »

**LES INROCKUPTIBLES**

« Un feu sacré qui envahit et marque définitivement les esprits »

**TROIS COULEURS**

« Autour de la vieille Mantoa, quelque chose vibre. C'est affaire de lumière et  
d'ombre, de couleurs et de rythme, de présence des vivants  
et d'air qui circule. Le film y puise sa force vitale. »

**SLATE**

« L'émotion qui ressort de chacun des personnages, la précision des portraits,  
la forme générale retenue procurent  
à *L'Indomptable Feu Du Printemps* une élégance rare »

**LE MAG CINÉMA**

« Un récit stupéfiant de beauté qui prend la dimension d'un mythe »

**LE POLYESTER** ★★★★★



Pour empêcher que les sépultures des siens soient englouties, Mantoa fomenta la révolte.

## L'INDOMPTABLE FEU DU PRINTEMPS

LEMOHANG JEREMIAH MOSESE

*Sur fond de lutte villageoise contre un projet de barrage destructeur, un tableau poétique et intensément coloré du Lesotho. De toute beauté.*



Dans une nature majestueuse aux teintes surréelles, un petit village est en passe d'être submergé par les eaux. La construction d'un barrage force les habitants à partir se loger en ville. Nous sommes sur les hauts plateaux du Lesotho, ce minuscule pays enclavé dans le territoire de l'Afrique du Sud. Déjà veuve, Mantoa, 80 ans, la doyenne des villageois, vient de perdre le seul fils qui lui restait dans une mine d'or sud-africaine. Elle refuse qu'on lui arrache aussi la terre où reposent ses morts. La vieille dame au corps d'enfant prend la tête de la résistance.

Au rythme de la narration musicale du griot, le récit se déploie comme un long poème aux visions saisissantes et aux couleurs profondes. La grande beauté de ce premier film de fiction en langue sotho provient autant des pay-

sages, entre reliefs volcaniques et prairies en fleurs que des chants traditionnels et du talent de son réalisateur à faire surgir de vivants tableaux, pleins de fureur et de chagrin.

Alors même qu'il s'agit d'une situation réelle, documentée – l'exportation annuelle de millions de mètres cubes d'eau du Lesotho vers l'Afrique du Sud est l'héritage d'un système impérialiste datant de l'apartheid –, la dimension fabuleuse de ce monde perdu dans les montagnes subjugue. Qu'on se laisse aller à la contemplation ou que l'on se plonge au cœur des tourments de Mantoa, voilà une expérience sensorielle comme seul le cinéma peut en offrir. — **Mathilde Blottière**

*This Is Not a Burial, It's a Resurrection*, Lesotho (2h) | Scénario: Lemohang Jeremiah Mosese. Avec Mary Twala Mhlongo, Jerry Mofokeng wa Makhetha.

## **Le Lesotho en toute splendeur dans « L'indomptable feu du printemps »**

par Ludovic Béot

**Premier candidat de son pays dans la course pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, un conte social à la beauté fulgurante, réalisé par Lemohang Jeremiah Mosese.**

Mantoa, la mère d'un petit village au Lesotho, pleure la mort de son fils dans un accident minier lorsqu'elle apprend que le gouvernement envisage de raser son petit village du Lesotho pour faire place à un nouveau barrage, lequel permettra la construction d'un réservoir à eau. Se résolvant à défendre l'héritage spirituel de sa communauté, la Mater dolorosa parvient à susciter le soulèvement de quelques membres du village contre ce projet.

Peu de films naissent au Lesotho, ce petit royaume enclavé au milieu des terres sud-africaines. Ne bénéficiant d'aucune salle de cinéma, d'aucunes infrastructures liées à la production cinématographique, l'État a le plus souvent recours aux technicien·nes formé·es et aux subventions de l'Afrique du Sud (qui se partage avec le Nigéria la grande majorité des productions tournées en région subsaharienne). Lemohang Jeremiah Mosese, originaire du Lesotho, s'empare de cette marginalité pour mieux la contredire. Chaque nouvelle image de son film tourné en terre natale est une épiphanie de cinéma qui remet en jeu et surpasse le précédent plan tourné. Comme si, derrière l'œilletton de sa caméra, le réalisateur redoublait d'efforts pour évacuer l'absence d'images produites à ce jour par le cinéma lésothien.

Si le film révèle son auteur comme l'un des formalistes les plus talentueux du continent, sa démarche n'est pas performative. Dans une interview accordée au *Guardian*, Mosese révèle que peu de choix s'offrent aux cinéastes de son pays pour pouvoir fabriquer des images : voyager en Europe pour faire carrière dans la diaspora ou travailler au niveau national sur des films réalisés par des ONG qui dictent un message préétabli, ne laissant aucune place à de véritables approches esthétiques.

Ici, bien que féroce, la critique du règne capitaliste expulse la pure approche naturaliste et la standardisation des récits pour lui substituer une mise en image incandescente de poésie qui rappelle *Atlantique* de Mati Diop. C'est surtout une vibrante revendication : l'entrée du Lesotho dans le cinéma.



# L'INDOMPTABLE FEU DU PRINTEMPS



D'une séquence magistrale, donnant la chair de poule entre onirisme et réalisme, tournée dans un intérieur hanté par un chant chamanique, s'ouvre ce long-métrage hypnotique de l'artiste berlinois Lemohang Jeremiah Moses, le premier du genre à être produit au Lesotho. De ce petit pays enclavé d'Afrique du Sud, ce film révèle des splendides paysages pastoraux et surtout des habitants déboussolés depuis qu'un projet de barrage hydroélectrique les chasse de chez eux et, au nom de l'intérêt national, promet leur vallée verdoyante à une noyade à durée indéterminée. Telle une Antigone aux yeux secs, la doyenne du village se dresse contre cette issue tragique. De son regard sensible elle en appelle aux ancêtres au point que son infaillible dépression, de tous les plans, scande ce film saisissant, guidé par le lyrisme du deuil et de l'exil, par ses chants, ses rêves, ses silences, ses visions. Et on finit par les voir, les serpents qui sifflent dans la tête de la vieille Mantoa, renfrognée seule et muette dans sa case... **A.C.**





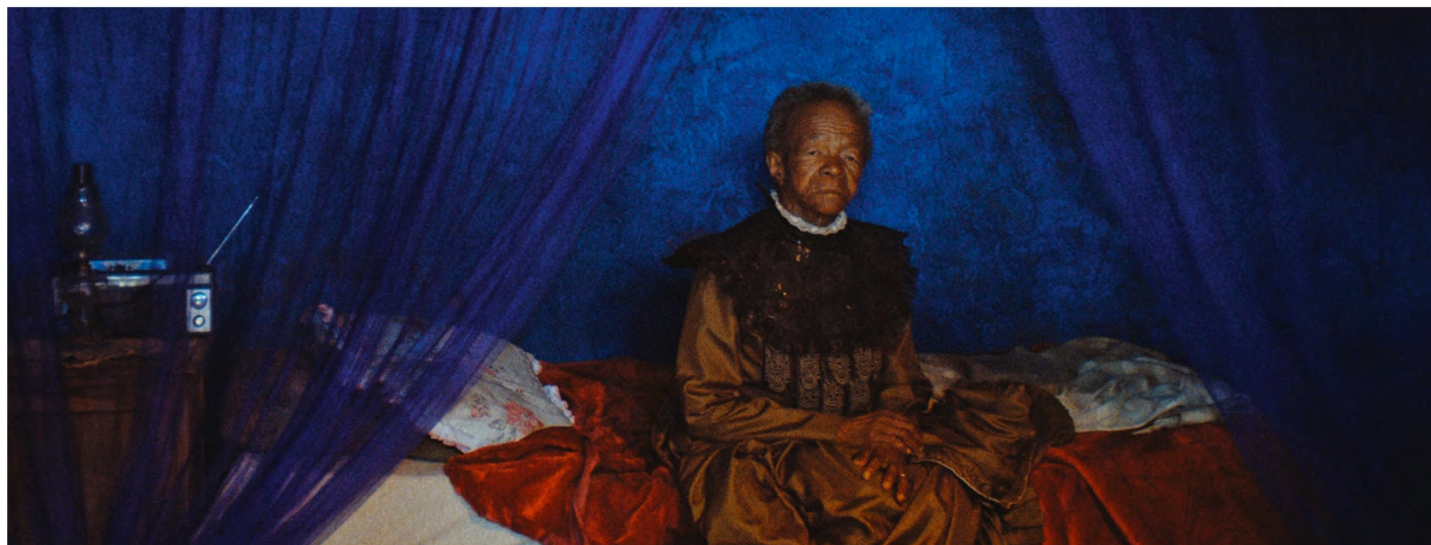
Tourné dans des conditions météorologiques extrêmes sur les montagnes peu accessibles du Lesotho, ce film étonnant nous entraîne dans une sorte de *trip* entre rêve et réalité, pas très éloigné de celui qui naissait de certains passages d'*Aguirre, la colère de Dieu*, de Werner Herzog. Nous ne sommes pas au Pérou mais dans un petit pays convoité pour son abondance en eau pure qu'on exporte à outrance vers l'Afrique du sud.

Quand la construction des barrages menace de les submerger, les villageois des hauts plateaux sont constamment déplacés. L'auteur du film a vu sa grand-mère soumise à cette relocalisation forcée. Son témoignage contre cette

profanation des ancêtres – les habitants devant choisir entre exhumer leurs disparus ou les abandonner à l'inondation – prend la forme d'une méditation poétique autour du personnage d'une vieille femme au visage buriné, crevassé, aux mains parcheminées, se dressant telle Electre face aux autorités locales. Il n'y a pas vraiment de scénario. Un conteur nous initie à un cérémonial mystérieux, incantatoire, inaugurant un flot d'images superbes au lyrisme sauvage, avec des fulgurances qui rappellent la palette bariolée du Cinema Novo brésilien, tels ce violent orage nocturne, ou ce plan magnifique, quasi biblique, de la vieille femme entourée de moutons dans les ruines de sa maison. Nul doute que l'auteur dit vrai quand il parle des « forces obscures » qui ont régné sur le tournage, poussant son film vers des zones métaphysiques comme le suggère son titre original : « Ce n'est pas un enterrement, c'est une résurrection. »

**Bernard Génin**





## L'indomptable feu du printemps

UN FILM DE

Lemohang Jeremiah Mosese

AVEC

Mary Twala, Jerry Mofokeng, Makhaola Ndebele...

EN SALLES

le 28 juillet

**Jeremiah Mosese signe son deuxième long métrage, le premier film de fiction jamais réalisé au royaume du Lesotho, État enclavé dans le territoire d'Afrique du Sud. Prix spécial du Jury à Sundance, Mosese nous immerge dans un village des montagnes et retrace sa lutte contre le déracinement, autour d'un incroyable personnage de doyenne à la tête dure.**

**L**e film s'ouvre comme un conte. Un homme à la voix rauque nous parle d'une légende issue d'une contrée lointaine, d'un village englouti sous l'eau : « *On l'appelait jadis la vallée des larmes.* » Voilà donc le village de Ha Dinizulu et sa doyenne Mantoa. La vieille dame vit dans sa vallée depuis 80 ans, y a élevé ses enfants et petits-enfants, et compte bien y être enterrée. Seulement, comme dans un film de Jia Zhang-ke, une directive gouvernementale a autorisé la construction d'un barrage dans la région qui doit submerger le village. Dans ses derniers jours, Mantoa rassemble les esprits pour résister au déracinement et sauver la culture et l'héritage de sa vallée. Elle devient ainsi immortelle. *L'Indomptable Feu du printemps* est un film personnel : Jeremiah Mosese y raconte ce moment où, encore enfant, il a dû lui-même fuir son village natal avec sa famille. Il évoque également le village de sa grand-mère, actuellement victime d'une relocalisation forcée. Filmé d'un œil intime, ce Lesotho-là n'est ni fantasmé, ni exotisé. Amis du *Guide du routard* et de *National Geographic*, passez votre chemin. Avec Mati Diop (*Atlantique*), Amjad Abu Alala (*Tu mourras à 20 ans*) et quelques autres, Mosese fait partie d'une vague de renouveau dans le cinéma africain sud-saharien, travaillant une mise en scène ample et ambitieuse, qui interroge l'identité culturelle et politique d'un pays, ainsi que les décombres du colonialisme.

### UNE RÉSURRECTION

Dès les premiers plans au cordeau (et au format 4/3), le film frappe par son image très texturée et granuleuse, sa direction

d'acteur assez neutre, quasi bressonnienne. La doyenne Mantoa évoque les couleurs religieuses d'une sainte sortie d'un bleu virginal. Alors qu'elle visite les ruines de sa maison aux murs de chaume, elle se retrouve, dans un moment de grâce, entourée par un troupeau de moutons blancs. Les figurants et les personnages secondaires sont tous des habitants du village, des acteurs non professionnels filmés avec révérence. Et Mary Twala, l'actrice principale octogénaire, a la prestance d'une gladiatrice. Un peu à la façon de l'héroïne d'*Aquarius* qui refusait de laisser sa maison aux mains de magnats immobiliers dans le beau film de Kleber Mendonça Filho, elle fait preuve d'une résistance redoutable. La comédienne, qui n'a pas hésité à se faire transporter à dos d'âne sur les lieux les plus reculés du tournage, apparaît pour la dernière fois au cinéma, puisqu'elle est décédée à l'été 2020. *L'Indomptable Feu du printemps* – titré en anglais « *This Is Not a Burial, This Is a Resurrection* » – immortalise sa présence et fait ainsi littéralement cohabiter les vivants avec les morts. Le film, peu bavard, exhale une atmosphère mystique, rythmée par des rituels, des chants traditionnels et quelques détails envoûtants (notamment une surprenante robe d'époque victorienne comme chemise de nuit). L'Histoire se mêle au fantastique pour raconter un présent douloureux, et ses revendications sociales et politiques. Un film sensoriel, à la fois verdoyant et fantomatique, qui donne une voix humaine puissante à un peuple jamais filmé jusque-là. **ORIANE PICANT**





**Un chef-d'œuvre de cinéma, qui restitue une magnifique variation sur le conflit entre la tradition et la modernité, à travers une héroïne fascinante, tout autant philosophe que musicienne. Proprement sublime.**

Mantoa est une femme âgée. Elle a subi toutes les épreuves qu'une vie peut réserver, à savoir la perte de son époux et de son fils. Toute son existence est occupée par la perpétuation d'une tradition, sur les terres infimes du Lesotho, qui met le respect des morts au-dessus de tous les principes. Quand le député apprend aux villageois qu'un barrage devra être construit et que les dépouilles devront être sorties de leurs tombes, pour être transportées dans une autre ville, Mantoa endosse la figure, autant politique que spirituelle, de la gardienne de la tradition.

*L'indomptable feu du printemps* est un film merveilleux. Merveilleux dans la mesure où il convoque le conte, la littérature, avec ce soin apporté à des écrits d'une exceptionnelle poésie, la musique et bien évidemment, la photographie, avec cet art de fixer les paysages et les couleurs. Le début du long métrage amène le spectateur dans une sorte de lieu de passage, où les gens viennent boire et écouter des musiciens. Un conteur se trouve là. Il alterne la lecture d'un texte avec un instrument de musique à vent. Tout de suite, le réalisateur autodidacte, Lemohang Jeremiah Mosese, pose le contexte artistique de son projet cinématographique, avec une absolue nécessité de provoquer l'admiration du spectateur. Le choix des chants, des couleurs, le jeu sur le floutage, la façon de cadrer les champs de vision annoncent un film pensé comme une pièce de musée, où il faut prendre le temps de la découverte et de la réflexion. L'œuvre invite le spectateur à la patience. Ce dernier doit accepter de se laisser perdre par des temporalités différentes, des références culturelles très éloignées des siennes, un rapport à l'esthétique particulier. En fait, le long métrage constitue une sorte d'invitation spirituelle et sensible au lâcher-prise.

Cette histoire est d'abord portée par une comédienne dont la prestation est à couper le souffle. Mary Twala Mlongo donne chair à son personnage de vieille dame avec une rare intensité. Elle semble elle-même emportée à titre personnel dans ce récit spirituel où elle engage toute sa force, toute sa douleur, au service d'un récit qui se fait l'écho de la rupture entre la modernité et la tradition. En cela, elle devient presque un emblème de ce pays d'Afrique australe, le Lesotho, dont les médias parlent peu, voire pas du tout. On perçoit les enjeux pour les communautés rurales, qui doivent faire face aux ambitions du pouvoir monarchique, dont le but est de moderniser la nation, tout en conservant l'attachement aux terres, aux souvenirs. Le cinéaste lui-même a subi ce dépaysement, le mettant dans la situation d'un être quasi nomade et sans continuité. La comédienne endosse un rôle de sage, de femme politique, mais aussi et surtout d'artiste dont la voix et le chant témoignent de son insatiable désir de faire perdurer le souvenir des ancêtres. Elle donne vie à une forme de dépression ou de mélancolie qui s'intègrent dans la complexité culturelle de son village et de son pays.

Pour autant, *L'indomptable feu de printemps* est un film à portée universelle. Il parle de notre difficulté humaine à changer, à renoncer aux croyances et aux valeurs que l'éducation nous donne, et à s'adapter à un univers en mouvements perpétuels. Le long métrage rend hommage à tous les anciens qui continuent de témoigner sur l'histoire. Voilà une œuvre cinématographique totalement iconoclaste, qui offrira à celles et ceux qui sont en recherche d'un monde plus juste un support spirituel et artistique à leur cheminement personnel.

**Laurent Cambon**



MEDIAPART

## L'INDOMPTABLE FEU DU PRINTEMPS

**Mantooa, la doyenne d'un village parmi les montagnes du Lesotho au cœur de l'Afrique du Sud, se mobilise pour protéger la mémoire de la communauté et les restes des défunts d'un cimetière alors que la construction d'un barrage hydroélectrique doit inonder toute la vallée.**



Si le Lesotho, monarchie constitutionnelle isolée au cœur de l'Afrique du Sud, est un horizon cinématographique largement méconnu des cinéphiles européens, Lemohang Jeremiah Mosese avec ce troisième long métrage lui offre une présence d'une force émotionnelle et narrative d'une puissance hors du commun qui s'enracine dans la nuit des temps des récits mythologiques de la culture sotho. Le propos politique d'une révolte locale face à la dictature du progrès imposé sans alternative, aurait pu s'apparenter au *Bacurau* (2019) de Kleber Mendonça Filho et Juliano Dornelles mais au lieu d'user de la dramaturgie du cinéma de genre, Lemohang Jeremiah Mosese choisit de fusionner la forme orale du récit mythologique local avec un narrateur aveugle. Cet homme qui pourrait être un Homère de la culture sotho jouant du lesiba, instrument traditionnel de ce pays, semble invoquer les esprits des ancêtres aptes à transmettre la mémoire autour d'un récit épique, incarné par la doyenne charismatique d'un village. Cette femme fait à la fois face à trois représentations patriarcales du pouvoir que sont le député, le chef du village et le prêtre en réussissant à les tenir en respect en démontrant très simplement l'ineptie de leurs décisions.

C'est aussi en tant qu'artiste visuel éminemment inspiré que Lemohang Jeremiah Mosese s'empare du montage pour créer des liens narratifs d'une puissance d'évocation viscérale alors que chaque plan savamment travaillé s'enracine sans cesse dans la mémoire collective autour de l'incarnation fascinante de l'actrice octogénaire Mary Twala. Le film réussit à faire vivre cette ineffable âme des ancêtres pour laquelle le personnage principal au crépuscule de sa propre vie se mobilise avec une force de conviction inéluctable où la mort n'est rien d'autre qu'une transmission.





C'est un mouvement de balancier. D'abord, un sentiment de découverte, assez naturel puisqu'il s'agit d'un film tourné au Lesotho par un cinéaste de ce pays, soit une rareté qui rend attentif à tout ce qui apparaît sur l'écran.

Les paysages (montagnes impressionnantes), la vie d'une communauté villageoise, la relation singulière à l'Afrique du Sud, immense pays dans lequel le Lesotho est enclavé. La dépendance économique du petit vis-à-vis du très grand se traduit par ces hommes du village, partis travailler à la mine de l'autre côté de la frontière, souvent au péril de leur vie.

Elle se traduit aussi, comme c'est le cas de manière massive au Lesotho, par la menace que la construction d'un barrage, pour alimenter en eau le puissant voisin, submerge le lieu et force ses habitants à l'exil.

Puis le sentiment que, même ailleurs et en partie autrement, on a déjà vu et entendu cette histoire, la menace de destruction de modes de vie traditionnels par des versions brutales et surpuissantes de manière d'imposer un soi-disant progrès.

Le thème est connu, son importance et sa légitimité sont ô combien recevables, même si le plus souvent, ici aussi, présenté de manière univoque.

Mais, heureusement, le mouvement intérieur du film dépasse ce qui n'en demeure pas moins sa thématique, la dénonciation de la destruction de modes de vie et de rapports au monde par des décisions prises au loin et méprisant les personnes directement affectées. Il le dépasse par quelque chose de puissant et de mystérieux qui habite les images.

Cela tient assurément pour une part à cette vieille femme, qui prend la tête de la résistance à la destruction de son village, cela tient à la manière d'inscrire les corps dans leur environnement, et qui laisse affleurer des forces invisibles qu'il n'est pas nécessaires de qualifier en termes religieux, magiques ou anthropologiques.

Autour de la vieille Mantoa, quelque chose vibre. C'est affaire de lumière et d'ombre, de couleurs et de rythme, de présence des vivants et d'air qui circule. Le film y puise sa force vitale.

**Jean-Michel Frodon — 28 juillet 2021**

# TROISCOULEURS

## L'INDOMPTABLE FEU DU PRINTEMPS

SORTIE LE 28 JUILLET

**Lemohang Jeremiah Mosese  
signe une fable fiévreuse  
et spirituelle, située dans  
les paysages impérieux du  
Lesotho, en Afrique du Sud.  
Inspiré par ses souvenirs  
d'enfance, il pointe les  
désastres de décisions  
politiques destructrices.**

À 80 ans, Mantoa est la doyenne d'un village niché dans les montagnes du Lesotho, royaume enclavé dans l'Afrique du Sud. La vie n'a fait aucun cadeau à cette veuve qui perd son fils et assiste, impuissante, à une complète désintégration : alors que les tombes des défunts disparaissent mystérieusement, la construction d'un barrage menace d'engloutir la vallée. À l'aube de sa propre mort, Mantoa mobilise ses dernières forces pour soulever un élan de spiritualité dans sa communauté... Après *I Am Suffocating. This Is My Last Film About You*

(2019), Lemohang Jeremiah Mosese (qui explore dans ses courts et ses installations vidéo la mémoire, l'identité, la mort) réalise un deuxième long puissant et personnel (il est né et a grandi au Lesotho, avant de s'installer à Berlin), imprégné d'art sacré. De tous les plans (très picturaux), le visage de Mantoa — incarnée par l'impressionnante actrice sud-africaine Mary Twala, décédée en 2020 — est semblable à celui d'une madone aux traits tirés. D'abord isolée, cette icône frêle entraîne dans sa marche funèbre des voix et des corps (un conteur, un chœur de femmes pareil à ceux de l'Antiquité) qui reprennent souffle et vie, dans un crescendo dramatique magnifiquement amené. Un feu sacré qui envahit et marque définitivement les esprits.

*L'Indomptable  
Feu du printemps  
de Lemohang  
Jeremiah Mosese,  
Arizona (2h),  
sortie le 28 juillet*



JOSÉPHINE LEROY

## L'INDOMPTABLE FEU DU PRINTEMPS



### Trois questions

### À LEMOHANG JEREMIAH MOSESE

#### *Quelle a été la genèse du film ?*

Il est né de souvenirs liés à ma grand-mère. L'histoire de la construction du barrage est vraie, mais, ce qui a primé, ce sont surtout des sensations, la vision d'une nature florissante, l'odeur du Lesotho, que j'ai fusionnées et qui m'ont laissé une forme de sentiment spirituel que j'ai gardé depuis mon enfance.

#### *Certains plans évoquent la peinture romantique du XIX<sup>e</sup> siècle. Est-ce une inspiration ?*

Pas vraiment. J'ai toujours rêvé de peindre, mais ça n'a jamais abouti. Le seul médium qui m'a permis de conjuguer mes idées, c'est le cinéma. Je suis peut-être plus inspiré par des textes, comme ceux de Nietzsche, que j'ai toujours aimés.

#### *Les scènes de marche collective sont captivantes. Comment les avez-vous imaginées ?*

Je voulais montrer comment ces gens-là, en perdant leur identité, expérimentent la mort. C'est un rite de passage, un processus violent mais nécessaire. J'aime à penser que ce cycle est aussi une métaphore de nous-mêmes en tant que peuple africain, de notre exode perpétuel.